

De Marx à l'écosocialisme

Michael Löwy

DANS **ÉCOLOGIE & POLITIQUE** 2002/1 (N°24), PAGES 29 À 41
ÉDITIONS **PRESSES DE SCIENCES PO**

ISSN 1166-3030

DOI 10.3917/ecopo.024.0029

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique-2002-1-page-29.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

DE MARX À L'ECOSOCIALISME

Michael Löwy •

Je prendrai comme point de départ le phénomène de rationalisation analysé par Max Weber. Suivant Weber, je propose de distinguer trois aspects étroitement liés entre eux du processus de rationalisation qui caractérise, depuis la révolution industrielle, les sociétés capitalistes modernes (le même vaut, dans une large mesure, pour les défunctes sociétés bureaucratiques de l'Europe de l'Est) :

La *Zweckrationalität*, ou “ rationalité en finalité ”, c'est-à-dire l'utilisation de moyens rationnels pour atteindre des objectifs qui n'ont rien de rationnel et dont l'expression institutionnelle idéal-typique est la bureaucratie. C'est ce que l'Ecole de Francfort désignait par le concept de rationalité instrumentale, un type de *ratio* compatible avec les irrationalités substantielles les plus monstrueuses comme par exemple, pour citer un cas limite, l'administration rationnelle et bureaucratique du génocide. Mais au-delà de ces extrêmes, c'est la logique du fonctionnement “ normal ” de l'économie capitaliste et des institutions bureaucratiques qui combine, comme le soulignait Ernest Mandel, la rationalité partielle avec l'irrationalité globale.¹

La différenciation et autonomisation des sphères, qui résulte de la séparation entre l'économique, le social, le politique, le culturel. L'économie de marché devient un système auto-régulé qui n'est plus “ encasté ” dans la société (pour reprendre la célèbre expression de Karl Polanyi) et qui échappe à tout contrôle social, moral ou politique.

1. E. Mandel, *Power and Money. A Marxist Theory of Bureaucracy*, London, Verso, 1992, p. 182.

La *Rechuenhaftigkeit*, ou esprit de calcul rationnel, c'est-à-dire la tendance générale à la quantification. Les valeurs qualitatives, éthiques, sociales ou naturelles sont condamnées à être détruites, dégradées ou évacuées par cette quantification, qui trouve dans la domination totale de la valeur d'échange des marchandises, et dans la monétarisation des rapports sociaux son expression la plus directe.

Comme le montre très bien A. Mitzman, en suivant la logique de cette rationalisation mutilée, on rejette nécessairement, en le traitant de " *sentimental* " ou de " *frein au progrès* ", " *tout critère incompatible avec la poursuite du maximum de profit, tel que le bien-être des ouvriers, ou l'environnement planétaire, ou le futur humain* ".

Aujourd'hui, le processus rationnel de " *poursuite du maximum de profit* " a atteint l'étape de la globalisation planétaire, sous l'égide d'institutions comme le Fonds Monétaire International, la Banque Mondiale, l'Organisation Mondiale du Commerce ou le G-7. L'Europe néolibérale de Maastricht, malheureusement, n'échappe pas à cette logique...

Les premiers critiques de ce modèle de civilisation capitaliste/industrielle ont été les romantiques : depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle (Rousseau !) jusqu'à nos jours (l'historien anglais E.P. Thompson), le romantisme a protesté contre la quantification, la mécanisation et le désenchantement du monde, au nom de valeurs culturelles, sociales ou éthiques pré-capitalistes.

La pollution des grandes villes et les dégâts provoqués sur l'environnement naturel par le machinisme sont des thèmes récurrents de la culture romantique. Pour ne citer qu'un seul exemple : dans *Temps Difficiles* un des romans favoris de Karl Marx - Charles Dickens décrit la ville industrielle (imaginaire) de Coketown comme une " *vilaine citadelle* " où " *la brique s'opposait aussi fortement à laisser pénétrer la Nature qu'elle s'opposait à laisser sortir l'air et les gaz meurtriers* ". Ses hautes cheminées, " *lançant dans l'air leurs tourbillons empoisonnés* ", cachaient le ciel et le soleil, qui était " *perpétuellement en éclipse à travers du verre fumé* ". Ceux qui avaient " *soif d'une gorgée d'air pur* ", qui voulaient voir un paysage verdoyant, des arbres, des oiseaux, la voûte brillante du ciel bleu, devaient se déplacer de quelques kilomètres par le chemin de fer et se promener dans les champs. Mais, même ici, ils n'étaient pas en paix : des puits désertés, abandonnés après que tout le fer et le charbon avaient été extraits de la terre,

se cachait dans l'herbe comme autant de pièges mortels.² Si l'on remplace les " puits désertés " par " déchets toxiques " (ou nucléaires), le tableau n'a pas beaucoup changé depuis 1854, date de parution de ce roman...

La nostalgie romantique du paradis perdu et des communautés organiques pré-modernes a pris, au cours de l'histoire du romantisme, des formes tantôt passéistes et rétrogrades, tantôt utopiques et révolutionnaires. Dans ce dernier cas, il ne s'agit plus d'un retour au passé, mais d'un détour par le passé vers l'avenir : Pierre Leroux, William Morris ou Herbert Marcuse pour ne citer que trois exemples où l'utopie future permet de retrouver la communauté perdue, mais sous une forme nouvelle, intégrant les acquis de la modernité : liberté, égalité, fraternité, démocratie.

Le socialisme et l'écologie ou du moins certains de leurs courants sont, chacun à leur façon, des héritiers de la critique romantique. Leurs objectifs communs impliquent le dépassement de la rationalité instrumentale, de l'autonomisation de l'économie, du règne de la quantification, de la production comme but en soi, de la dictature de l'argent, de la réduction de l'univers social au calcul des marges de rentabilité et aux besoins de l'accumulation du capital. Ils se réclament tous les deux de valeurs qualitatives : la valeur d'usage, la satisfaction des besoins, l'égalité sociale pour les uns, la sauvegarde de la nature, l'équilibre écologique pour les autres. Tous les deux conçoivent l'économie comme " encadrée " dans l'environnement social et naturel. L'objectif commun pourrait être comme l'écrit A. Mitzman, " *substituer les valeurs aujourd'hui dominantes de croissance économique linéaire et enrichissement personnel, de compétitivité impitoyable et de division du monde entre gagnants et perdants, par des valeurs orientées vers l'harmonie sociale et la solidarité, fondées sur le respect de la nature, sur le caractère cyclique de la vie en général (...)* ".

Cela dit, des divergences de fond ont jusqu'ici séparé les " rouges " des " verts ", les marxistes des écologistes. Les écologistes accusent Marx et Engels de productivisme. Cette accusation est-elle justifiée ? Oui et non.

Non, dans la mesure où personne n'a autant dénoncé que Marx la logique capitaliste de production pour la production, l'accumulation du capital, des richesses et des marchandises comme but en soi. L'idée même de socialisme au contraire de ses misérables contrefaçons bureaucratiques est celle d'une production de valeurs d'usage, de biens nécessaires à la satisfaction de

2. C. Dickens, *Temps Difficiles*. Paris, Gallimard 1985, p. 101, 233

nécessités humaines. L'objectif suprême du progrès technique pour Marx n'est pas l'accroissement infini de biens (" l'avoir ") mais la réduction de la journée de travail, et l'accroissement du temps libre (" l'être ").

Oui, dans la mesure où l'on trouve souvent chez Marx ou Engels (et encore plus dans le marxisme ultérieur) une tendance à faire du " développement des forces productives " le principal vecteur du progrès, et une posture peu critique envers la civilisation industrielle, notamment dans son rapport destructeur à l'environnement. Le texte " canonique " de ce point de vue est la célèbre préface à la contribution à la critique de l'Economie Politique (1859), un des écrits de Marx les plus marqués par un certain évolutionisme, par la philosophie du progrès, par le scientisme (le modèle des sciences de la nature) et par une vision nullement problématique des forces de productives. En réalité, on trouve dans les écrits de Marx et d'Engels de quoi alimenter les deux interprétations. Le passage suivant des *Grundrisse* est un bon exemple de l'admiration trop peu critique de Marx pour l'oeuvre " civilisatrice " de la production capitaliste, et pour son instrumentalisation brutale de la nature : *" ainsi donc, la production fondée sur le capital crée d'une part l'industrie universelle, c'est-à-dire le surtravail en même temps que le travail créateur de valeurs; et, d'autre part, un système d'exploitation générale des propriétés de la nature et de l'homme (...) "*. Le capital commence donc à créer la société bourgeoise et l'appropriation universelle de la nature et établit un réseau englobant tous les membres de la société : telle est la grande action civilisatrice du capital.

*" Il s'élève à un niveau social tel que toutes les sociétés antérieures apparaissent comme des développements purement locaux de l'humanité comme une idolâtre de la nature. En effet la nature devient un pur objet pour l'homme, une chose utile. On ne la reconnaît plus comme une puissance. L'intelligence théorique des lois naturelles a tous les aspects de la ruse qui cherche à soumettre la nôtre aux besoins humains, soit comme objet de consommation, soit comme moyen de production "*³.

Cependant, on trouve aussi chez Marx et Engels un certain nombre de textes qui montrent une vision plus critique des " forces productives ". Par exemple, dans l'*Idéologie Allemande* on repère l'affirmation suivante : *" Dans le développement des forces productives, il arrive un stade où naissent des forces productives et des moyens de circulation qui ne peuvent*

3. K. Marx, *Fondements de la Critique de l'Economie Politique*, Paris, Anthropos, 1967, p. 366-367.

plus être que néfastes dans le cadre des rapports existants et ne sont plus des forces productives, mais des forces destructives (le machinisme et l'argent). ”⁴

Cette idée n'est pas développée par Marx, et il n'est pas sûr que la destruction dont il est question ici soit aussi celle de la nature. Parmi les rares textes de Marx où il est explicitement question des ravages provoqués par le capital sur l'environnement naturel ainsi qu'une vision dialectique des contradictions du “ progrès ” induit par les forces productives se trouve le célèbre passage sur l'agriculture capitaliste dans *le Capital* : “ Ainsi elle détruit et la santé physique de l'ouvrier urbain et la vie spirituelle du travailleur rural. Chaque pas vers le progrès de l'agriculture capitaliste, chaque gain de fertilité à court terme, constitue en même temps un progrès dans les ruines des sources durables de cette fertilité. Plus un pays, les Etats-Unis du Nord de l'Amérique par exemple se développent sur la base de la grande industrie, plus ce processus de destruction s'accomplit rapidement. La production capitaliste ne développe donc la technique et la combinaison du procès de production sociale qu'en épuisant en même temps les deux sources d'où jaillit toute richesse : la terre et le travailleur ”.⁵

Même chez Engels, qui a si souvent célébré la “ maîtrise ” et la “ domination ” humaines sur la nature, on trouve des écrits qui attirent l'attention, de la façon la plus explicite, sur les dangers d'une telle attitude, comme par exemple le passage suivant de l'article sur “ le rôle du travail dans la transformation du singe en homme ”(1876) : “ Nous ne devons pas nous vanter trop de nos victoires humaines sur la nature. Pour chacune de ces victoires, la nature se venge sur nous. Il est vrai que chaque victoire nous donne, en première instance, les résultats attendus, mais en deuxième et troisième instance elle a des effets différents, inattendus qui trop souvent annulent le premier. Les gens, qui en Mésopotamie, Grèce, Asie Mineure et ailleurs, ont détruit les forêts pour obtenir de la terre cultivable, n'ont jamais imaginé qu'en éliminant ensemble avec les forêts les centres de collecte et les réservoirs d'humidité ils ont jeté les bases pour l'état désolé actuel de ces pays. Quand les Italiens des Alpes ont coupé les forêts de pins des versants sud, si aimés dans les versants nord, ils n'avaient pas la moindre idée qu'en agissant ainsi ils coupaient les racines de l'industrie laitière de leur région ; encore moins prévoyaient-ils que par leur pratique

4. K. Marx, *L'Idéologie allemande*, Ed. Sociales, p. 67-68.

5. K. Marx, *Le Capital*, trad. Joseph Roy, Paris, Editions Sociales, tome 1, p. 360-361.

*ils privaient leurs sources montagnardes d'eau pour la plupart de l'année (...). Les faits nous rappellent à chaque pas que nous ne régnons nullement sur la nature comme un conquérant règne sur un peuple étranger comme quelqu'un qui est en dehors de la nature, mais que nous lui appartenons avec notre chair, notre sang, notre cerveau, que nous sommes dans son sein et toute notre domination sur elle réside dans l'avantage que nous avons sur l'ensemble des autres créatures de connaître ses lois et à pouvoir nous en servir judicieusement ”.*⁶

Il ne serait pas difficile de trouver d'autres exemples. Il n'en reste pas moins qu'il manque à Marx et Engels une perspective écologique d'ensemble. Leur conception optimiste du développement illimité des forces productives, une fois éliminé l'obstacle représenté par les rapports de production capitalistes qui les enserrant, n'est plus défendable aujourd'hui : non seulement du point de vue strictement économique (risque d'épuisement des matières premières) mais surtout considérant la menace de destruction de l'équilibre écologique de la planète par la logique productiviste du capital (ou de son pâle imitateur, feu la bureaucratie “ socialiste ”).

On pourrait conclure provisoirement cette discussion avec une suggestion, qui me semble pertinente, avancée par Daniel Bensaid dans son récent et remarquable ouvrage sur Marx : reconnaissant qu'il serait aussi abusif d'exonérer Marx des illusions “ progressistes ” ou “ prométhéennes ” de son temps que d'en faire un chantre de l'industrialisation à outrance, il nous propose une démarche bien plus féconde : s'installer dans les contradictions de Marx et les prendre au sérieux. La première de ces contradictions étant, bien sûr, celle entre le credo productiviste de certains textes et l'intuition que le progrès peut être source de destruction irréversible de l'environnement naturel.⁷

La question écologique est, à mon avis, le grand défi pour un renouveau de la pensée marxiste au seuil du XXI^e siècle. Elle exige des marxistes une révision critique profonde de leur conception traditionnelle des “ forces productives ”, et une rupture radicale avec l'idéologie du progrès et avec le paradigme technologique et économique de la civilisation industrielle moderne. Walter Benjamin fut l'un des premiers marxistes au XX^e siècle à se poser ce type de question : dès 1928, dans son livre *Sens Unique* il dénonçait l'idée de domination de la nature comme “ *un enseignement*

6. F. Engels, *La dialectique de la nature*, Paris, Editions Sociales, 1968, p. 180-181.

7. D. Bensaid, *Marx l'intempestif*, Paris, Fayard, 1995, p. 347.

impérialiste ” et proposait une nouvelle conception de la technique comme “ *maîtrise du rapport entre la nature et l’humanité* ”. Quelques années plus tard, dans les *Thèses sur le concept d’histoire*, il se propose d’enrichir le matérialisme historique avec les idées de Fourier, ce visionnaire utopique qui avait rêvé “ *d’un travail qui, bien loin d’exploiter la nature, est en mesure de faire naître d’elle les créations qui sommeillent en son sein* ”.⁸

Aujourd’hui encore le marxisme est loin d’avoir comblé son retard sur ce terrain. Mais certaines réflexions commencent à s’attaquer à cette tâche. Une piste féconde a été ouverte par l’écologiste et “ marxiste-polanyiste ” américain James O’Connor : il faut ajouter à la première contradiction du capitalisme, examinée par Marx, celle entre forces et rapports de production, une deuxième contradiction, celle entre les forces productives et les conditions de production : les travailleurs, l’espace urbain, la nature. Par sa dynamique expansionniste, le capital met en danger ou détruit ses propres conditions d’existence, à commencer par l’environnement naturel, une possibilité que Marx n’avait par pris suffisamment en considération.⁹

Une autre approche intéressante est suggérée dans un texte récent d’un “ économarxiste ” italien qui partant du passage de *l’Idéologie Allemande* cité plus haut observe : “ *La formule selon laquelle se produit une transformation des forces potentiellement productives en force effectivement destructives (dynamiques) et rapports de productions (qui les enchaînent)* ”. Par ailleurs, cette formule permet de donner un fondement critique et non apologétique au développement économique, technologique, scientifique, et donc d’élaborer un concept de progrès “ différencié ” (E. Bloch).¹⁰

Qu’il soit marxiste ou pas, le mouvement ouvrier traditionnel en Europe (syndicats, partis sociaux-démocrates et communistes) reste encore profondément marqué par l’idéologie du “ progrès ” et par le productivisme, allant même, dans certains cas, à défendre, sans se poser trop de questions, l’énergie nucléaire ou l’industrie automobile. Il est vrai qu’un début de sensibilisation écologiste est en train de se développer, notamment dans les

8. W. Benjamin, *Sens unique*, Paris, Lettres Nouvelles - Maurice Nadeau, 1978, p. 243 et “ *Thèses sur la philosophie de l’histoire* ”, in *L’homme, le langage et la culture*, Paris, Denoël, 1971, p. 190. On peut aussi mentionner le socialiste autrichien Julius Dickmann, auteur d’un essai pionnier publié en 1933 dans *La critique sociale* : selon lui, le socialisme serait le résultat non pas d’un “ essor impétueux ” des forces productives, mais plutôt une nécessité imposée par le “ rétrécissement du réservoir de ressources naturelles ” dilapidées par le capital. Le développement “ irréfléchi ” des forces productives par le capitalisme mine les conditions même d’existence du genre humain. (“ *La véritable limite de la production capitaliste* ”, *La critique sociale*, n°9, septembre 1933).

9. James O’Connor, “ *La seconde contradiction du capitalisme : causes et conséquences* ”, *Actuel Marx* n°12. “ *L’écologie, ce matérialisme historique* ”, Paris, 1992, p. 30 - 36

10. Tiziano Bagorolo, “ *Encore sur marxisme et écologie* ”, *Quatrième Internationale*, n°44, Mai-Juillet 1992, p. 25

syndicats et partis de gauche dans les pays nordiques, en Espagne, en Allemagne, etc.

La grande contribution de l'écologie a été et est encore de nous faire prendre conscience des dangers qui menacent la planète en raison de l'actuel mode de production et de consommation : la croissance exponentielle de la pollution de l'air, du sol et de l'eau, l'élimination massive d'espèces vivantes, la désertification des terres fertiles, l'accumulation de déchets nucléaires incontrôlables, la menace constante de nouveaux Tchernobyl, la destruction à un rythme vertigineux des forêts, l'effet de serre, et le danger de rupture de la couche d'ozone (qui rendrait impossible toute vie organique sur la planète) configurent un scénario-catastrophe qui met en question la survivance même de l'humanité. Nous sommes confrontés à une crise de civilisation qui exige des changements radicaux.

Le problème est que les propositions avancées par une partie de l'écologie politique européenne sont très insuffisantes ou aboutissent à des impasses. Leur principale faiblesse, c'est d'ignorer la connexion nécessaire entre le productivisme et le capitalisme, ce qui conduit à l'illusion d'un "capitalisme propre" ou de réformes capables d'en contrôler les "excès" (comme par exemple les écotaxes). Ou alors, prenant comme prétexte l'imitation, par les économies bureaucratiques de commandement, du productivisme occidental, ils renvoient d'âs à d'âs capitalisme et "socialisme" comme variantes du même modèle, argument qui a beaucoup perdu de son intérêt après l'écroulement du prétendu "socialisme réel". Les écologistes se trompent s'ils pensent pouvoir faire l'économie de la critique marxienne du capitalisme : "ni gauche, ni droite". Des ex-marxistes convertis à l'écologie déclarent hâtivement "adieu à la classe ouvrière", tandis que d'autres insistent qu'il faut quitter le "rouge" c'est-à-dire le marxisme ou le socialisme pour adhérer au "vert", nouveau paradigme qui apporterait une réponse à tous les problèmes économiques et sociaux.

Enfin, dans les courants dits "fondamentalistes" (ou *deep ecology*) on voit s'esquisser, sous prétexte de combat contre l'anthropocentrisme, un refus de l'humanisme qui conduit à des positions relativistes mettant toutes les espèces vivantes sur le même niveau. Faut-il vraiment considérer que le bacille de Koch ou le moustique *anofelis* ont le même droit à la vie qu'un enfant malade de tuberculose ou de malaria ?

C'est le refus de ces pièges qui fait la supériorité des écósocíalistes. En

intégrant les acquis fondamentaux du marxisme tout en le débarrassant de ses scories productivistes ils ont compris que la logique du marché et du profit (de même que celle de l'autoritarisme techno-bureaucratique des défunctes " démocraties populaires ") sont incompatibles avec les exigences écologiques. Tout en critiquant l'idéologie des courants dominants du mouvement ouvrier, ils savent que les travailleurs et leurs organisations sont une force essentielle pour toute transformation radicale du système.

L'écosocialisme s'est développé à partir des recherches de quelques pionniers russes de la fin du XIXe et début du XXe siècle (Serge Podolinsky, Vladimir Vernadsky) et surtout au cours des vingt cinq dernières années, grâce aux travaux de penseurs de la taille de Manuel Sacristan, Raymond Williams, Rudolf Bahro (dans ses premiers écrits) et André Gorz (*Ibid*), ainsi que des précieuses contributions de James O'Connor, Barry Commoner, Ted Benton, Juan Martinez Allier, Francisco Fernandez Buey, Jorge Riechman, Jean-Paul Deléage, Jutta Dittfurt, Thomas Ebermanne, Ranier Trampert, Erhard Eppler, Elmar Altvater, Frieder Otto Wolf, et beaucoup d'autres, qui s'expriment dans un réseau de revues telles que *Capitalism, Nature and Socialism, Ecologie et Politique*, etc.

Ce courant présent dans les partis verts, dans les mouvements " rouges-verts ", mais aussi dans l'extrême gauche et même au sein de la gauche " classique " est loin d'être politiquement homogène, mais la plupart de ses représentants partagent certains thèmes communs. En rupture avec l'idéologie productiviste du progrès dans la forme capitaliste et/ou bureaucratique (dite "socialiste réelle ") et opposé à l'expansion à l'infini d'un mode de production et de consommation destructeur de l'environnement, il représente dans la mouvance écologique la tendance la plus avancée, la plus sensible aux intérêts des travailleurs et des peuples du Sud, celle qui a compris l'impossibilité d'un " développement soutenable " dans les cadres de l'économie capitaliste de marché.

Le raisonnement écosocialiste repose sur les deux arguments essentiels suivants :

Premièrement, le mode de production et de consommation actuel des pays capitalistes avancés, fondé sur une logique d'accumulation illimitée (du capital, des profits, des marchandises), de gaspillage des ressources, de consommation ostentatoire, et de destruction accélérée de l'environnement, ne peut aucunement être étendu à l'ensemble de la planète, sous peine de

crise écologique majeure. Selon des calculs récents, si l'on généralisait à l'ensemble de la population mondiale la consommation moyenne d'énergie des USA, les réserves connues de pétrole seraient épuisées en dix-neuf jours.¹¹ Ce système est donc nécessairement fondé sur le maintien et l'aggravation de l'inégalité criante entre le Nord et le Sud.

D'autre part, la globalisation néolibérale conduit à une intensification croissante des problèmes écologiques en Afrique et en Amérique Latine. Il s'agit de la conséquence d'une politique délibérée " d'exportation de la pollution " économique imbattable du point de vue de l'économie capitaliste de marché récemment formulée par un éminent expert de la Banque Mondiale, M. Lawrence Summers : les pauvres coûtent moins cher ! Pour citer ses propres termes : *" la mesure des coûts de la pollution nuisible à la santé dépend des rendements perdus à cause de la morbidité et mortalité accrues. De ce point de vue une quantité donnée de pollution nuisible à la santé devrait être réalisée dans le pays aux coûts les plus bas, c'est-à-dire le pays avec les salaires les plus bas "*.¹² Une formulation cynique qui révèle beaucoup mieux la logique du capital global que tous les discours lénifiants sur le " développement " produits par les institutions financières internationales.

Deuxièmement, en tout état de cause, la continuation du " progrès " capitaliste et l'expansion de la civilisation fondées sur l'économie de marché même sous cette forme brutalement inégalitaire menace directement, à court ou moyen terme (toute prévision serait hasardeuse), la survivance même de l'espèce humaine. La sauvegarde de l'environnement naturel est donc un impératif humaniste.

La rationalité bornée du marché capitaliste, avec son calcul "immédiatiste" des pertes et des profits, est intrinsèquement contradictoire avec une rationalité écologique, qui prend en compte la temporalité longue des cycles naturels.

Contre le fétichisme de la marchandise et l'autonomisation réifiée de l'économie par le néolibéralisme, l'enjeu de l'avenir c'est, pour les écôsocioalistes, la mise en oeuvre d'une " économie morale " au sens que donnait E.P Thompson à ce terme, c'est-à-dire une politique économique

11. M. Mies, " Liberacion del consumo o politizacion de la cotidiana ", *Mientras Tanto*, n°48, Barcelone, 1992, p. 73

12. Cf. " Let them eat pollution ", *The Economist*, 8 février 1992. Un autre exemple frappant : un Groupe de Travail de l'Atelier Intergouvernemental sur le changement du climat, dans une réunion à Genève en juillet 1995 a discuté d'un rapport qui se demandait s'il était " rentable " (cost-effective) de prendre des mesures contre l'effet de serre, considérant que ses effets se feront sentir surtout dans les pays pauvres. Cité dans Derek Lovejoy, " Limits to Growth ? ", *Science and Society*, special issue " Marxism and Ecology ", Fall 1966, p. 274.

fondée sur des critères non monétaires et extraéconomiques : en d'autres termes, la " réintrication " de l'économique dans l'écologique, le social et le politique.¹³

Les réformes partielles sont totalement insuffisantes : il faut remplacer la micro-rationalité du profit par une macro-rationalité sociale et écologique, ce qui exige un véritable changement de civilisation¹⁴. Cela est impossible sans une profonde réorientation technologique, visant au remplacement des sources actuelles d'énergie par d'autres, nonpolluantes et renouvelables, telles que l'énergie solaire.¹⁵ La première question qui se pose est donc celle du contrôle sur les moyens de production, et surtout sur les décisions d'investissement et de mutation technologique.

Une réorganisation d'ensemble du mode de production et de consommation est nécessaire, fondée sur des critères extérieurs au marché capitaliste : les besoins réels de la population (pas nécessairement " solvables ") et la sauvegarde de l'environnement. En d'autres termes, une économie de transition au socialisme, " ré-encadrée "(comme dirait Karl Polanyi) dans l'environnement social et naturel, parce que fondée sur le choix démocratique des priorités et des investissements par la population elle-même et non par les " lois du marché " ou par un politburo omniscient. Une transition conduisant à un mode de vie alternatif, à une civilisation nouvelle, au-delà du règne de l'argent, des habitudes de consommation artificiellement induites par la publicité, et de la production à l'infini de marchandises nuisibles à l'environnement (la voiture individuelle!).

Utopie ? Au sens étymologique (" nulle part "), sans doute. Mais si l'on ne croit pas, avec Hegel que " tout ce qui est réel est rationnel, et tout ce qui est rationnel est " réel ", comment réfléchir à une rationalité substantielle sans faire appel à des utopies ? L'utopie est indispensable au changement social, à condition qu'elle soit fondée sur les contradictions de la réalité et sur des mouvements sociaux réels. C'est le cas de l'éco-socialisme, qui propose une stratégie d'alliance entre les " rouges " et les " verts " le mouvement ouvrier et l'écologie et de solidarité avec les opprimés et exploités du Sud. Cette alliance pourrait trouver en Europe son premier lieu stratégique, dans la

13. Cf. Daniel Bensaid, *op. cit.*, p. 385-386-396 et Jorge Riechman, *Problemas con los frenos de emergencia ?*, Madrid, Editorial Revolucion, 1991 p. 15.

14. Voir à ce sujet le remarquable essai de Jorge Riechman, " El socialismo puede llegar solo en bicicleta ", *Papeles de la Fondation de Investigaciones Marxistas*, Madrid, n°6, 1996

15. Certains marxistes rêvent déjà d'un " communisme solaire " : voir David Schwartzman, " Solar Communism ", *Science and Society*. Special issue " Marxism and Ecology ", 1996

mesure où les deux mouvements sont présents sur la scène sociale et politique du vieux continent et que les barrières qui les séparent commencent à tomber. Mais cela implique que l'écologie renonce aux tentations du naturalisme anti-humaniste et abandonne sa prétention à remplacer la critique de l'économie politique. Cette convergence implique aussi que le marxisme se débarrasse du productivisme, en substituant le schéma mécaniste de l'opposition entre le développement des forces productives et des rapports de production qui l'entravent par l'idée, bien plus féconde, d'une transformation des forces potentiellement productives en forces effectivement destructrices.¹⁶

L'utopie révolutionnaire d'un socialisme vert ou d'un communisme solaire ne signifie pas que l'on ne doive pas agir dès maintenant. Ne pas avoir des illusions sur la possibilité d'écologiser le capitalisme ne veut pas dire que l'on ne puisse pas engager le combat pour des réformes immédiates. Par exemple, certaines formes d'écotaxes peuvent être utiles, à condition qu'elles soient portées par une logique sociale égalitaire (faire payer les pollueurs et non les consommateurs), et qu'on se débarrasse du mythe d'un calcul économique du " prix de marché " des dégâts écologiques : ce sont des variables incommensurables du point de vue monétaire.¹⁷

Le combat pour des réformes éco-sociales peut être porteur d'une dynamique de changement, de " transition " entre les demandes minimales et le programme maximal, à condition qu'on refuse les arguments et les pressions des intérêts dominants, au nom des " règles du marché ", de la " compétitivité " ou de la " modernisation ".

Certaines demandes immédiates sont déjà, ou peuvent rapidement devenir, le lieu d'une convergence entre mouvements sociaux et mouvements écologistes, syndicats et défenseurs de l'environnement, " rouges " et " verts " :

- La promotion de transports publics — trains, métros, bus, trams — bon marché ou gratuits comme alternative à l'étouffement et la pollution par la voiture individuelle et le système des transports routiers.
- La lutte contre le système de la dette et les " ajustements " ultralibéraux imposés par le FMI et la Banque Mondiale aux pays du Sud, aux conséquences sociales et écologiques dramatiques : chômage massif,

16. D. Bensaid, Marx *op. cit.*, p. 391-396

17. Jorge Riechmann, " Necesitamos una reforma fiscal guiada por criterios igualitarios y ecologicos ", in *De la economía à la ecología*, Madrid, Editorial Trotta, 1995, pages 82-85

destruction des protections sociales et des cultures vivrières, destruction naturelles pour l'exportation.

- Défense de la santé publique, contre la pollution de l'air, de l'eau (nappes phréatiques) ou de la nourriture par l'avidité des grandes entreprises capitalistes.
- La réduction du temps de travail comme réponse au chômage et comme vision de la société privilégiant le temps libre par rapport à l'accumulation de biens.¹⁸

Toutefois, dans le combat pour une nouvelle civilisation, à la fois plus humaine et plus respectueuse de la nature, c'est l'ensemble des mouvements sociaux émancipateurs qu'il faut associer. Comme le dit si bien Jorge Riechmann : *“ Ce projet ne peut renoncer à aucune des couleurs de l'arc-en-ciel : ni le rouge du mouvement ouvrier anticapitaliste et égalitaire, ni le violet des luttes pour la libération de la femme, ni le blanc des mouvements non violents pour la paix, ni l'anti-autoritarisme noir des libertaires et anarchistes, et encore moins le vert de la lutte pour une humanité juste et libre sur une planète habitable ”*.¹⁹

Cette cause est planétaire, mais l'Europe, si elle trouve son unité sous une forme nouvelle, au-delà du carcan néolibéral de Maastricht, peut devenir un des principaux laboratoires d'élaboration d'un avenir différent.

18. Voir Pierre Rousset, “ Convergence de combats. L'écologique et le social ”, *Rouge*, 16 mai 1996, p. 8-9

19. J. Riechmann, “ El socialismo puede llegar solo en bicicleta ”, p. 57